

PAOLO DI STEFANO DIT LE DEUIL IMPOSSIBLE

Ce roman raconte la vie d'un émigré sicilien, partagé entre sa terre natale et le Tessin.

Son auteur est invité ce samedi sur le bateau «Inter-lignes». Par Isabelle Martin

TESSIN

PAOLO DI STEFANO

Baisers à ne pas renouveler

Trad. de Daniel Colomar

Metropolis, coll. CH, 188 p.

Après Giovanni Bonalumi, les Editions Metropolis font découvrir en français, grâce à la collection CH, un autre romancier tessinois, plus jeune d'une génération. Né en 1956 à Avola, près de Noto, en Sicile, Paolo Di Stefano est venu vivre avec sa famille à Lugano en 1963. Il a été chercheur au Fonds national suisse de la recherche scientifique et responsable de la rubrique culturelle du *Corriere del Ticino* avant de travailler dans l'édition à Turin puis dans le journalisme à Rome et à Milan: c'est là qu'il vit aujourd'hui, devenu reporter au *Corriere della Sera* après en avoir dirigé les pages culturelles. Le traducteur Daniel Colomar, qui proposait ce printemps dans la revue *Feuxcroisés* N° 5 (diffusion Ed. d'En bas) un extrait de son troisième roman, *Tutti contenti* (Feltrinelli, 2003), accompagne l'écrivain, invité ce samedi sur le bateau *Inter-lignes* de la collection CH qui reliera Lausanne à Evian, où il fera escale entre 14h30 et 17h30.

Baisers à ne pas renouveler (Baci da non ripetere, Feltrinelli 1994) est le premier roman de Paolo Di Stefano, après un recueil de poèmes, et avant deux autres romans et un reportage à travers l'Italie sur la famille. C'est un suggestif récit à la première personne où il est question de déracinement et d'enfermement, de mécontentement familiale, d'émigration et de mémoire. Reclus dans sa chambre, un homme qui va mourir se souvient de la mort de son



C'est dans son village natal, loin du Tessin, que le narrateur sicilien de Paolo Di Stefano a choisi de faire enterrer son fils.

petit garçon, jadis victime de la leucémie à cinq ans et un mois. Venu de Sicile au Tessin contre la volonté de ses parents, le narrateur a épousé une Tessinoise malgré l'opposition de la mère de celle-ci. Et chaque été, au lieu de visiter Paris ou les châteaux de la Loire, Florence ou Venise, ils sont retournés en Sicile avec le petit Claudio, pour revoir le village au bord de la mer, ses maisons de pierre usées par le sel, et faire «le tour de [sa] famille, chaque année, toujours plus vieux et malades, les baisers mouillés à ne pas renouveler».

Inspiré des *Métamorphoses* d'Ovide, le titre exprime avec délicatesse l'atmosphère délétère qui plane sur ce récit: dans l'impossibilité de trancher le cordon ombilical avec son lieu natal, le narrateur s'enferme peu à peu

dans la solitude et un mutisme accentué par l'incapacité où il est d'exprimer ses émotions. Ce pays du Nord où il vit désormais est certes moins archaïque et misérable que le Sud, mais le confort s'y accompagne d'une certaine déshumanisation: d'un côté les longs bavardages, les cris et les klaxons, de l'autre le rituel muet du salut suisse entre voisins.

L'opposition entre ces deux mondes donne lieu à quelques scènes fortes, comme la violence sexuelle faite à la mère du narrateur par son mari, en pleine rue. La construction subtile du récit, non chronologique, offre la parole de manière imprévisible tantôt au père, tantôt à la mère de l'enfant. Les lettres qui le ponctuent sont celles que le bon fils a envoyées à ses parents au fil des années, au sujet de l'argent qu'il gagne, du

caveau de famille qu'il fait construire là-bas pour y abriter Claudio et des travaux de la petite maison près de la mer où il envisageait de retourner vivre avec sa femme, avant que celle-ci s'enfuie.

Paolo Di Stefano sait dire à la fois la souffrance de la mémoire, qui tourne en rond autour de quelques maigres souvenirs, et la douleur de l'oubli qui vient gommer les traits du visage et la voix de l'enfant disparu: pour faire ressentir cette douleur, il répète à huit reprises, dans un seul paragraphe de la page 150, le mot «efacé». Ce roman du silence et du deuil impossible, d'où tout dialogue est absent (même par téléphone), se termine cependant de façon apaisée, sur la promesse d'un retour qui réunira enfin les pères et les fils, si longtemps séparés ici-bas.